



# AU COIN DU FEU

SOUS LA DIRECTION DE M<sup>lle</sup> ATTALA

## RÉSULTAT DU CONCOURS DES DAMES

A sa réunion du 1er mars, l'École Littéraire, de Montréal, sous la présidence de M. Gonzalve Desaulniers, a distribué les prix de la façon suivante :

- Prix de gloire : Marie-Mariage (hors concours !)  
 1er prix : Bien humble ;  
 2e — Vieille fille ;  
 3e — Zéna ;  
 4e — Canadienne ;  
 5e — Agnès ;  
 6e — Ruban bleu ;  
 7e — Primerose printanière ;  
 8e — Paule Hyssonne ;

### MENTIONS HONORABLES

- 1ère mention : Marguerite des bosquets ;  
 2e — Ave ;  
 3e — Sursum Corda ;  
 4e — Ethel ;

Les heureuses gagnantes voudront bien envoyer immédiatement une copie de leur *Idéal de bonheur*, signée de leur véritable nom avec leur adresse. Après publication de ces noms, il nous fera plaisir de délivrer, sur demande, les articles donnés en prix aux dames qui y auront droit.

## UNE RENCONTRE

Je revenais de Montréal, par une froide matinée d'automne. Le vent soufflait avec violence, et les flots irrités, bondissaient sur notre bateau, qui, fendant la vague, toujours prête à l'engloutir, semblait braver la tourmente qui augmentait à chaque instant de fureur et d'audace. Vers le soir, la neige, la pluie et l'obscurité vinrent prêter leur concours aux deux éléments en furie. La terreur s'empara de moi. Je causais avec la fille du capitaine, lorsqu'elle me dit soudain :

— Sais-tu que nous n'irons pas jusqu'à ton village ce soir. Mon père m'a annoncé cela tout à l'heure.

— Tu badines, lui répondis-je.

— Certain, ajouta-t-elle. D'ailleurs, il n'y a aucun danger et tu pourras rester dans le bateau.

Jugez un peu de mon désappointement. Tout de même je voulus en avoir le cœur net. Le commis venait de monter au salon ; c'était un grand garçon brun à l'air intelligent et distingué, à la démarche haute et fière. Il vint s'accouder près d'une fenêtre à quelques pas de mon siège. Je profitai de la circonstance pour lui demander si nous nous rendions jusqu'à S...

— Il fait très mauvais me dit-il mais il est à peu près certain que nous nous rendrons à moins d'un accident. Cependant je vais aller m'informer au capitaine et je vous répondrai dans un instant.

Il partit, et revint bientôt tout souriant.

— Nous nous rendrons, soyez en sûre.

Puis comme je lui faisais part de ma frayeur, il me rassura du mieux possible, et au bout d'une heure, nous étions de vieux amis. La glace était rompue, comme il disait, m'apprenant en même temps qu'il désirait me connaître dès qu'il me vit monter sur le pont. Je souris à cette déclaration imprévue que j'avais provoquée sans le vouloir.

Le temps passa, les passagers étaient presque tous

rendus à destination ; il ne restait qu'une grande anglaise qui avait pris son billet pour S..., comme moi. Soudain, le sifflet se fait entendre, trois coups stridents retentissent, trois autres un peu plus tard ; les matelots montent et descendent, semblant très excités.

— Nous sommes en détresse, dit quelqu'un.

Jugez un peu de notre position, le phare n'était pas allumé et de crainte que nous nous heurtassions à quelque bateau à voiles, le capitaine jugea à propos de retourner, et de nous mener coucher à la ville voisine. Alors, mon anglaise s'approcha et me demanda de bien vouloir lui dire ce qui se passait. Je lui expliquai, tant bien que mal, notre avarie, et me voilà avec une nouvelle amie.

Nous descendîmes souper, avant de prendre possession de nos appartements, où je devais, hélas ! passer une bien mauvaise nuit, inquiète de ma mère autant que de mon sort. Qu'allait-elle penser en voyant s'éloigner le bateau ? Je m'assis, grelottante sur mon lit, bien résolue à ne pas dormir. Ma montre sur mes genoux, je comptai les heures. La nuit me parut interminable. Cependant il se produisit un petit incident qui me fit rire. Le capitaine m'ayant donné sa chambre, celle d'à côté était occupée par le commis, et au milieu de la nuit, un rêve heureux vint le bercer probablement, car il se mit à chanter et à parler ; malheureusement, ceci ne dura que quelques moments et de nouveau je repris ma montre.

A l'aube, j'étais prête à descendre ; ma compagne m'attendait. Après le déjeuner, le bateau nous ramena à S... Mon jeune ami fut des plus courtois ; il fit porter mes malles après m'avoir fait de belles promesses, (auxquelles je ne crus pas, je l'avoue). Le lendemain, une excursion le fit revenir à S... et j'eus le plaisir d'avoir sa visite... Nous nous rencontrâmes de nouveau plusieurs fois, et mon amoureux était de plus en plus ardent. Je lui confiai un jour un petit calepin avec promesse de me le remettre le lendemain, mais ce jour ne devait pas avoir de lendemain, il faut croire, car je n'entendis plus parler de mon calepin, et encore moins de ma conquête. Ce monsieur avait sans doute fait une autre rencontre faisant oublier la précédente. Je le croyais, quand le 3 janvier 1901 on m'apporta une petite enveloppe. O surprise ! J'y lus le nom de mon amoureux d'un jour. Par quel hasard a-t-il pensé à moi, après deux ans de silence. Je n'en sais rien. Tout de même, je l'en remercie beaucoup et je lui pardonne son inconstance, disant avec le proverbe : *Mieux vaut tard que jamais.*

PRINTEMPS D'AMOUR.

Saint-Zotique, 1901.

## LA MODE

Aujourd'hui, nous nous occuperons du deuil, sujet bien triste, bien pénible, mais qui forcément rattache ceux qui souffrent, à la vie, par l'obligation de s'occuper des vêtements, des robes, des chapeaux et divers accessoires d'habillement qui exigent un certain soin car rien n'est plus laid que le deuil sale ou fané. Aussi est ce une grande dépense qu'un beau deuil, comme première mise de fond et ensuite comme entretien, le noir mat se défraîchissant rapidement.

Le deuil, même le grand deuil, se fait de plus en plus élégant. Il n'est pas rare de voir des robes de

crêpe, sur dessous de satin, entièrement plissées debout jusqu'aux genoux. Le corsage, plissé de même, s'entrouve sur un gilet étroit de crêpe blanc. Le bas des manches est de crêpe blanc, comme le petit col rabattu. C'est très joli certainement, mais trop élégant pour le deuil.

Les étoffes de deuil sont, on le sait, d'un noir spécial, d'un noir un peu "suie". Par conséquent, toutes les étoffes noires ne conviennent pas pour cette triste livrée. Quant au genre du tissu, il importe peu, pourvu qu'il soit en laine. Cachemire, cheviot, granité, draps et crêpons de toutes sortes se portent, ainsi que le crêpe anglais qui sert, non seulement à faire des garnitures, mais aussi des robes entières et des blouses. Ces blouses sont fort pratiques pour porter avec différentes jupes noires, garnies ou non de crêpe.



Toilettes de deuil

Pour garnir les robes, on emploie toujours beaucoup de biais et du crêpe plissé debout, ce que nous appelons plis bisés. Ces plis sont cousus. Les capotes de grand deuil sont toujours relevées devant par le petit rouleauté blanc et les toques, bérets et chapeaux ronds sont très souvent garnis de petits biais blancs, sortant des coques de crêpe, les bordant ou les doublant. Le deuil se fait de plus en plus coquet. Au point de vue "mode" nous sommes obligés d'en parler dans ce sens, mais nous ne saurions trop recommander à nos gracieuses lectrices de maintenir la tradition du deuil sévère, tel qu'il se portait autrefois. C'est ainsi que maintenant on remplace très bien les gants de coton noir par des gants de chevreau glacé, dans la première moitié d'un deuil et qu'on porte des jupons de soie noire, garnis de dentelle rousse. Ces fantaisies manquent de sérieux.

